

palement, en tirerait des avantages énormes."

*Des avantages énormes, vous l'avez dit !*

Mais ces précieux avantages dont nous aurions dû de tout temps jouir, nous en avons été privés, et pas mal par notre propre faute. Nous savons les rédacteurs de la *Patrie* assez français pour penser exactement comme ils disent, et nous tenons les vœux exprimés dans ce journal pour vrais et profonds. Mais, ce ne sont pas ceux qui crient : Seigneur ! Seigneur ! qui entrèrent dans le royaume promis : la foi sans les œuvres est une foi morte. Pourquoi, en dépit des moyens que nous possédons, n'avons-nous pas renoué nos anciennes liaisons avec la mère-patrie ? Pourquoi sommes-nous demeurés étrangers à la France impériale, royale et républicaine ? Vous n'osez pas le dire ; ou peut-être ne vous en rendez-vous pas compte sur le moment. Eh bien, nous le disons sans hésiter : Nous sommes devenus des étrangers pour la vieille mère-patrie, parce que le clergé canadien, qui y avait intérêt, l'a voulu ainsi ; et parce que nous n'avons cessé que tout dernièrement d'être les esclaves et les serviteurs de notre clergé qui n'a fait cause commune avec le peuple, pour la défense ou la conquête de ses droits, que quand son intérêt le lui commanda.

Ce clergé qui s'est si fort opposé aux prétentions des rois et des gouverneurs anglais à nommer les curés, on l'a vu, profitant de son ascendant sur un peuple laissé sans chefs, sans guides, épuisé et ruiné, persuader les Canadiens de fermer l'oreille à l'appel du maréchal d'Estaing et de Lafayette, et à l'invitation des colonies américaines luttant pour l'indépendance.

"Saisissez, leur avait écrit le congrès, l'occasion que la Providence elle-même vous présente ; osez être libres, et joignez-vous à nous pour défier les tyrans." Mais le clergé canadien, qui avait des promesses des Anglais, ne crut pas devoir sacrifier un bien certain pour un qu'il supposait très problématique ; il dit "Non !", et nous n'avons pas osé. La seule chance qui s'offrait de nous rapprocher de la France était perdue sans retour.

Comme pour creuser davantage le fossé qui nous séparait désormais de l'ancienne mère-patrie, à peine dix ans plus tard, en 1805, notre clergé, qui s'était enrichi sous le régime français, souscrivait des canons aux Anglais et chantait des *Te Deum* pour célébrer Trafalgar. Ah ! ne blâmons pas trop la France d'avoir oublié si vite des fils tels que nous, assez lâches pour se réjouir de ses malheurs ou trop veules pour refuser de se laisser abâtardir ainsi.

Mais ce que nous lui reprochons surtout, à notre clergé, c'est d'avoir aidé à la manœuvre qui nous a placés sous la débilitante influence d'un régime où nos adversaires sont les maîtres incontestables ; c'est de nous avoir jetés pieds et poings liés dans cette confédération où, du témoignage de la *Vérité* elle-même, l'organe des presbytères et des évêchés, nous

perdons du terrain tous les jours, bien loin d'y gagner quelque avantage.

La *Patrie* feint d'ignorer les causes qui nous tiennent séparés de la France ; qui nous ont empêchés de reprendre nos relations commerciales avec elle. Mais accordez donc un coup d'œil à cette admirable constitution de 1867 ! Vous y verrez qu'elle a réuni entre les mains du parlement fédéral exclusivement, où les Anglais dominent et domineront toujours, tous les pouvoirs sur la réglementation du trafic et du commerce. Rien n'a été laissé aux provinces dans ce ressort. Et vous êtes étonné de ce que la province de Québec n'ait rien fait pour se rapprocher de la France, commercialement et socialement ? et c'est du gouvernement *britannique* d'Ottawa que vous attendez l'initiative d'une politique dans ce sens ? C'est à notre tour, vraiment, à nous étonner.

Cartier, grand homme ! oui, tu as bien prévu toute chose. Dans cinquante ans d'ici, si ça continue, nous ne serons plus, comme tu l'as dit : que *des Anglais parlant le français*—oh ! si peu.

Oui, c'est là que nous courrons, nous, les descendants des vainqueurs de Carillon, de la Manégahé et des Plaines d'Abraham ; nous les fils des héros de Saint-Eustache et de Saint-Charles, des martyrs étranglés sur les échafauds par les pères de ceux dont nous menions à cette heure les sourires et les faveurs.

Que diraient les vieux ? que diraient Montcalm, Lévis, DuCalvet, Bourdages, Papineau, Chénier, Cardinal et de Lorimier, s'il leur était donné de venir tâter le pouls à leurs descendants pour lesquels ils se sont sacrifiés ?

WILFRID GASCON

## La peine de mort

La guillotine était là, sous les branches, dans la verdure tendre des premières feuilles. D'abord, ils ne virent qu'elle, éclairée d'une lueur louche par un bec de gaz voisin, dont le jour naissant jaunissait la clarté. On venait d'achever de la monter, à petit bruit, sans qu'on entendit autre chose que de sourds et rares coups de maillet ; et maintenant, les aides du bourreau en redingotes, en hauts chapeaux de de soie noirs, attendaient, erraient d'un air de patience. Mais elle, quel air de bassesse et de honte, aplatie sur le sol comme une bête immonde, dégoûtée elle-même de la besogne qu'elle allait accomplir ! Quoi ? c'était ça la machine à venger la société, la machine à faire des exemples ! c'étaient ces quelques poutres par terre, au ras du sol, sur lesquelles s'emmanchaient en l'air deux autres poutres de trois mètres à peine, qui retenaient le couteau ! Où donc se trouvait le grand échafaud peint en rouge, auquel montait un escalier de dix marches, qui dressait d'immenses bras sanglants, dominant les foules accourues, osant montrer

au peuple l'horreur du châtiement ? Désormais, on avait serré la bête ; elle en était devenue ignoble, sournoise et lâche. Si, dans la salle pauvre des assises, la justice humaine apparaissait sans majesté le jour où elle condamnait un homme à la mort, ce n'était plus. le jour terrible où elle exécutait, qu'une boucherie affreuse, à l'aide de la plus barbare et de la plus répugnante des mécaniques.

Guillaume et Pierre la regardaient, et un frisson de nausée soulevait leur être.

Le jour grandissait peu à peu, le quartier apparaissait, la place d'abord avec les deux prisons basses et grises, face à face, puis les maisons lointaines, les boutiques des marchands de vin et des marbriers funéraires, les commerces de couronnes et de fleurs, que multiplie le voisinage du Père-Lachaise. On commençait à distinguer nettement, au loin, en un cercle élargi, la ligne noire de la foule, ainsi que les fenêtres, les balcons débordant de têtes ; et il y avait du monde jusque sur les toits. En face la Petite-Roquette se trouvait changée en une sorte de discrète tribune, pour les invités. Seuls, au milieu du vaste espace libre, les gardes à cheval passaient lentement. Mais de plus en plus, le ciel s'éclairait, et c'était au-delà de la foule, dans le quartier entier le réveil du travail, le long des larges, des interminables rucs dont les terrains vagues ne sont occupés que par des ateliers, des chantiers, des usines. Un ronflement courait, les machines, les métiers allaient reprendre leur branle, et déjà les fumées sortaient de la forêt des hautes cheminées de briques qui, de toutes parts, surgissaient de l'ombre.

Alors Guillaume sentit que la guillotine était là bien à sa place, dans ce quartier de misère et de travail. Elle s'y dressait chez elle, comme un aboutissement et comme une menace. L'ignorance, la pauvreté, la souffrance ne conduisaient-elles pas à elle ? Et n'était-elle pas chargée, chaque fois qu'on la plantait au milieu de ces rues ouvrières, de tenir en respect les déshérités, les meurt-de-faim, exaspérés de l'éternelle injustice, toujours prêts à la révolte ? On ne les voyait point dans les quartiers de richesse et de jouissance, qu'elle n'avait pas à terroriser.

Elle y serait apparue inutile, salissante, dans toute sa monstruosité farouche.

Et cela devenait tragique et terrifiant que cet homme, qui avait jeté sa bombe, fou de misère, fût guillotiné là, sur ce pavé de misère.

EMILE ZOLA

(*Paris*, pages 492-494 ; Fasquelle, éditeur, 11, rue de Grenelle). Citées par les *Temps-Nouveaux*.

## C'est difficile à croire

Qu'on néglige un rhume qui peut dégénérer en consommation quand une bouteille de BAUME RHUMAL peut le guérir.